EXAMINA PHILOSOPHICA
"I QUADERNI DI ALVEARIUM" **2**

Gilson et Descartes à l'occasion du centenaire de 'La liberté chez Descartes et la théologie'

Édité par **Dan Arbib** et **Francesco Marrone**

EXAMINA PHILOSOPHICA
I Quaderni di Alvearium 2

GILSON ET DESCARTES
À L'OCCASION DU CENTENAIRE DE 'LA LIBERTÉ CHEZ DESCARTES ET LA THÉOLOGIE'

Édité par Dan Arbib et Francesco Marrone

Questo volume è pubblicato nell'ambito del progetto
PRIN 2010-2011 «Atlante della ragione europea (XV-XVIII sec.). Tra Oriente ed Occidente» (Unità di Lecce)
e grazie alla donazione di Ettore Lojacono
(«Lascito testamentario Lojacono»).

ISBN: 978-8896646-51-9

CLIOeDU EDIZIONI

2015

Table des matières

JEAN-ROBERT ARMOGATHE
Introduction 5

DENIS KAMBOUCHNER
Le discours de la méthode d'Étienne Gilson 7

IGOR AGOSTINI
Qu'est-ce que constituer un *Index scolastico-cartésien ?* 11

JEAN-CHRISTOPHE BARDOUT
Descartes ou Thomas d'Aquin ? Note sur la fonction historique de Descartes dans la défense gilsonienne d'un réalisme thomiste 25

DELPHINE BELLIS
Météores cartésiens et météores scolastiques : la lecture philosophique d'Étienne Gilson 41

VINCENT CARRAUD
Socratisme chrétien, dépassement de la philosophie et chosisme : le Pascal d'Étienne Gilson 57

FRANCESCO MARRONE
Étienne Gilson et Roland Dalbiez. Sur la genèse de la notion cartésienne de réalité objective 71

GIULIA BELGIOIOSO
L'« itinéraire cartésien » d'Étienne Gilson dans son dialogue avec Augusto Del Noce 87

Appendix A 105

Appendix B 108

FRANCESCO MARRONE
Descartes, Gilson et l'histoire de la philosophie. Une postface 117

Index Nominum 123

Francesco Marrone

Descartes, Gilson et l'histoire de la philosophie. Une postface

Gilson et Descartes semblent partager la même destinée. Chacun d'entre eux – selon des proportions différentes et en relation à son propre domaine de compétences – constitue un point de non-retour, ou bien l'effet d'un virage dont les conséquences ont été (et restent aujourd'hui encore) imprévisibles, imprévues et requérant des éclaircissements ultérieurs.

Quelque impropre et paradoxale que cette comparaison préliminaire puisse paraître, il est néanmoins évident que la contribution d'Étienne Gilson aux études cartésiennes a été révolutionnaire. Il a été celui qui a soustrait Descartes à la scolastique des interprétations, principalement aux interprétations idéalistes ou positivistes qui dominaient la scène philosophique au tout début du XXe siècle, et qui a reconduit la philosophie cartésienne dans les bornes de son authentique dimension historique. Ce qui frappe, dans les travaux de Gilson, c'est en effet la tentative d'abandonner toute lecture 'internaliste', trop centrée qu'elle est sur l'interprétation des thèses cartésiennes à partir de modèles herméneutiques extrinsèques, et de promouvoir en revanche une lecture 'externaliste', dont le but serait plutôt celui de replacer les thèses cartésiennes dans les contextes théoriques ou doctrinaux au sein desquels elles avaient été formulées *de facto*.

Le choix d'adopter une approche 'externaliste' visant à mettre en avant les contextes doctrinaux et les débats au sein desquels s'est élaborée la 'révolution cartésienne' avait pour Gilson une double fonction ou finalité : d'une part, au niveau opératif, elle visait à épurer l'herméneutique cartésienne des 'incrustations' idéologiques qui avaient jusque-là caractérisé l'histoire (pourtant remarquable) des études cartésiennes ; d'autre part, à un niveau plus strictement méthodologique, elle s'attribuait le but de montrer de quelle manière, et en quel sens, l'étude de tels contextes pouvait contribuer à permettre une compréhension plus profonde des thèses cartésiennes et de leurs motivations intimes.

Cependant, le génie de Gilson ne consiste pas tant, ni seulement, dans cette préférence de l'approche 'externaliste' (au détriment de l'approche 'internaliste'), mais plutôt dans ce qu'il a repensé *ex novo* le rapport entre ces deux modalités de l'interprétation. S'il s'était limité à reconstituer des contextes théoriques sans supposer qu'une telle reconstitution historico-doctrinale pouvait produire d'importantes conséquences sur l'interprétation de la pensée cartésienne, son approche aurait été simplement 'documentaire' et dépourvue de retombées théoriques.

A ce propos, l'idée de Gilson – idée géniale en tant qu'inaugurale – est la suivante : aucune lecture 'internaliste' n'est possible si elle n'est pas fondée sur un approche 'externaliste' préliminaire. Aux yeux de Gilson, la reconstitution du contexte au sein duquel Descartes aurait formulé ses thèses est fonctionnelle à

la compréhension (ou à l'interprétation) de ces thèses elles-mêmes. Le présupposé d'une telle interprétation est, à l'évidence, la conviction que toute 'proposition philosophique' répond directement ou indirectement à des questions qui ont été élaborées au cours d'une histoire ou d'une tradition de longue durée. Et même si une 'proposition philosophique' s'avère originale et irréductible à toute tradition, cela ne fait que confirmer, peut-être *a fortiori*, la nécessité d'interpréter le travail historico-philosophique comme une synthèse qui soit capable de mettre ensemble les mérites de l'approche 'internaliste' et les résultats que seule l'approche 'externaliste' permet d'atteindre.

Dans ce volume, un tel aspect du travail historico-philosophique est mis en avant par les trois contributions d'Igor Agostini, de Delphine Bellis et de l'auteur de cette postface.

La contribution d'Igor Agostini (*Qu'est-ce que constituer un* Index scolastico-cartésien ?) – dont le but explicite est celui de présenter l'ambitieux projet de mise à jour de l'*Index scolastico-cartésien* (1913) – rappelle les éléments essentiels qui caractérisent l'enquête (externaliste) de Gilson sur les antécédents scolastiques de la pensée cartésienne. A ce propos, ainsi qu'Igor Agostini le relève avec précision, le mérite essentiel de Gilson a été celui d'inaugurer une toute nouvelle saison des études cartésiennes ; et cela non seulement par rapport à ceux qui avaient proposé, comme l'avait fait Octave Hamelin, des lectures 'internalistes' caractérisées par des influences idéalistes ou positivistes, mais aussi eu égard à ceux qui, de même que Gilson, avaient pressenti l'intérêt d'une enquête consacrée aux antécédents scolastiques de la pensée cartésienne, mais qui pourtant n'avaient pas réussi à établir, au niveau méthodologique, les limites d'une telle approche historiographique.

Avant Gilson, des chercheurs de la valeur de Freudenthal, Veitch, von Hertling et Baldwin avaient déjà essayé de retrouver des antécédents de la pensée cartésienne dans la philosophie médiévale. Tous, pourtant, avaient mené des enquêtes qui n'étaient pas seulement partielles quant aux résultats, mais qui étaient aussi indéterminées en ce qui concerne la méthode de la recherche et les bornes chronologiques qu'on lui imposait : ils cherchaient des antécédents de la pensée cartésienne au sein d'une pensée médiévale trop vaguement circonscrite. En revanche, comme on le disait, l'un des mérites les plus remarquables de Gilson a été celui de limiter la recherche des antécédents au seul 'moyen âge' qui aurait pu s'avérer digne de considération afin de reconstituer le contexte de la formulation de la pensée cartésienne. Dans ce sens, le but de l'enquête que l'on a nommée 'externaliste' n'était pas de signaler une série de probables antécédents dans le contexte d'un 'moyen âge' indéterminé, mais celui, inévitablement plus intéressant et remarquable, d'enquêter sur ces auteurs et ces *corpora* que Descartes pouvait effectivement avoir connus pendant les années de sa formation auprès du collège jésuite de La Flèche.

Or, c'est dans la continuité de la voie inaugurée par Gilson que se présente le projet – dirigé par Igor Agostini – de mise à jour de l'*Index scolastico-cartésien*. Une telle mise à jour, d'ailleurs, s'avère d'autant plus nécessaire que l'*Index* gilsonien s'est *de facto* qualifié comme un *Index thomistico-cartésien*, comme le remarquait déjà Françoit Picavet à l'occasion de la soutenance de thèse d'Étienne Gilson – ce qui rendait nécessaire, et rend nécessaire aujourd'hui, une extension systématique de l'*Index* aux autres grandes traditions de la pensée médiévale, à savoir le scotisme et l'occamisme.

A la différence de l'*Index* de Gilson, la mise à jour procédera selon un ordre inverse : alors que Gilson

extrayait des ouvrages médiévaux des textes ou des passages qui auraient pu justifier les interprétations à venir, l'équipe s'occupant aujourd'hui de la mise à jour procède, au contraire, de l'interprétation à l'indexation, extrayant de la littérature critique ces textes ou ces passages qui constituent déjà le fondement textuel d'interprétations qui ont déjà été avancées.

La contribution de l'auteur de cette préface insiste, de même, sur la nécessité d'une extension au scotisme de l'enquête sur les antécédents scolastiques de la pensée cartésienne. *Étienne Gilson et Roland Dalbiez. Sur la genèse de la notion cartésienne de réalité objective* offre une reconstruction du débat entre Gilson et Roland Dalbiez à propos du rôle joué par le scotisme dans la genèse de la notion cartésienne de *realitas obiectiva*.

Mais la contribution de Delphine Bellis (*Météores cartésiens et météores scolastiques : la lecture philosophique d'Étienne Gilson*) insiste, elle aussi, sur le rapport entre la pensée cartésienne et la scolastique. Le but de l'article, pourtant, n'est pas tant de reprendre le dossier sur les sources possibles de la météorologie cartésienne (ce qu'il fait tout de même), mais plutôt de montrer que le vrai enjeu de l'enquête de Gilson sur les *Météores* consiste dans la détermination du rapport entre physique et métaphysique.

A ce propos, selon Delphine Bellis, l'interprétation de Gilson est caractérisée par une évolution qui le conduit à soutenir, pendant dix ans, deux thèses qui ne sont pas contraires, mais qui s'opposent tout de même partiellement. Dans un premier moment, qui coïncide avec la publication de *Météores cartésiennes et météores scolastiques*, Gilson attribue une primauté à la physique : selon cette lecture, la tâche de la métaphysique serait de garantir à la physique la légitimité et le fondement qu'elle exige et qui consiste essentiellement dans l'élimination des causes finales (en faveur de l'efficience) et dans la réduction de la réalité naturelle à l'étendue géométrique.

Successivement, influencé par la thèse du jeune Henri Gouhier, son premier thésard, Gilson modifie profondément son interprétation. L'article *Physique et métaphysique dans le système cartésien*, que Gilson publie en 1929 dans la « Revue d'Histoire de la Philosophie », propose en effet une thèse plus nuancée. Dans cette nouvelle lecture, la métaphysique n'est plus simplement subordonnée à la physique : s'il est vrai que la nouvelle physique exige des thèses métaphysiques qui puissent constituer le fondement de son approche à la réalité naturelle, il est vrai aussi qu'on ne peut pas affirmer qu'il y ait, entre la physique et la métaphysique, un rapport de subordination (de la seconde eu égard à la première). Dans ce nouveau cadre interprétatif, le rapport subsistant entre la métaphysique et la physique n'est plus de nature 'causale', mais se définit à nouveaux frais comme un rapport de 'co-appartenance' : la métaphysique n'est pas le simple résultat, ou l'effet (selon le modèle de la dépendance causale), des exigences de la nouvelle physique, mais se qualifie par contre comme le principe immanent de la physique – ou comme le fondement radical (pensons à l'arbre de la philosophie de la *Lettre-préface*) qui en justifie les présupposés et les résultats.

L'originalité de l'approche de Gilson dans le domaine des études cartésiennes, comme on l'a dit, concerne principalement la méthode de l'enquête historico-philosophique. La révolution méthodologique de Gilson, pourtant, ne concerne pas seulement la synthèse entre l'approche 'externaliste' (ou généalogique) et l'approche 'internaliste' dans le contexte restreint de l'exégèse du texte cartésien, mais aussi, plus en général, la possibilité de placer 'le moment Descartes' dans une perspective interprétative de longue durée.

FRANCESCO MARRONE

Les contributions de Jean-Christophe Bardout, de Vincent Carraud et de Giulia Belgioioso se placent exactement sur cette ligne directrice.

L'article de Jean-Christophe Bardout envisage le débat sur le réalisme qui, dans les années 30, a opposé Gilson à Léon Noël. La querelle Gilson-Noël porte sur la compatibilité entre le réalisme traditionnel (pré-cartésien et thomiste) et la philosophie critique telle qu'elle se définit à partir de la formulation cartésienne du *cogito*. Selon Noël, il est possible de formuler un modèle de réalisme qui soit en même temps immédiat et critique. Selon Gilson, en revanche, un tel réalisme n'est qu'une chimère de la néoscolastique : filtré par le subjectivisme moderne, il ne peut que conduire à la dérive idéaliste qui caractérise la pensée moderne. La tentative de légitimer le retour au réalisme thomiste, selon l'exhortation de l'encyclique *Aeterni Patris* de 1879 à partir d'une conceptualité équivoque (que l'on pense à l'idéalisme post-cartésien ou à la phénoménologie) comporte, selon Gilson, une essentielle contradiction, puisqu'il prétend légitimer le réalisme à partir de son contraire. D'après Gilson, qui interprète Descartes comme la source originaire de tout phénoménisme, le réalisme thomiste et l'idéalisme cartésien sont *stricto sensu* inconciliables.

Le texte dans lequel Gilson formule cette défense du réalisme thomiste contre les tentations du subjectivisme idéaliste est *Réalisme thomiste et critique de la connaissance* (1939). Le point intéressant de la contribution de Bardout, et de la précise reconstruction du débat sur le réalisme qu'elle fournit, consiste dans l'hypothèse selon laquelle *Réalisme thomiste*, tout en n'étant pas un livre sur Descartes, contribue à éclaircir la fonction ou le rôle historique que Gilson attribuait à la pensée cartésienne. En ce sens, *Réalisme thomiste et critique de la connaissance* est sans aucun doute, quant à son inspiration de fond, un texte théorique, mais il est aussi, comme le remarque précisément Bardout, l'un des lieux où Gilson fournit une interprétation historico-philosophique de la pensée cartésienne et attribue à Descartes la fonction d'être la source originaire du subjectivisme idéaliste et de la dégénération néoscolastique du réalisme.

Dans le cadre du volume, la contribution de Vincent Carraud est, elle aussi, assez particulière (*Socratisme chrétien, dépassement de la philosophie et chosisme : le Pascal d'Étienne Gilson*). En raison d'un paradoxe, d'ailleurs bien mis en avant par l'auteur, la contribution de Carraud ne porte pas sur Descartes, ni sur Gilson lecteur de Descartes, mais plutôt sur Pascal, et notamment (voici le paradoxe) sur le livre que Gilson n'a jamais consacré à Pascal. Néanmoins, ainsi que Carraud ne manque pas de le remarquer, Pascal constitue l'un des principaux points de repère culturels de Gilson.

Dans l'interprétation de ce dernier, telle qu'elle émerge de l'*Esprit de la philosophie médiévale* (1632), du *Réalisme méthodique* (1635) et de *Christianisme et philosophie* (1636), Pascal incarne trois 'figures' fondamentales de l'histoire de la philosophie. Premièrement, il constitue l'accomplissement moderne du socratisme chrétien : selon Gilson, Pascal reprend l'héritage de saint Augustin et de saint Bernard et contribue pour autant à ce processus de dévoilement de l'homme qui constitue l'effet historique du « connais toi-même » socratique. Dans ce sens, on pourrait soutenir avec Carraud que Pascal constitue pour Gilson le vrai *Socrate chrétien* !

Deuxièmement, aux yeux de Gilson, Pascal est également celui qui a opéré un vrai dépassement de la philosophie par le thème de la charité. Le fond de la question, ici, est l'attitude différente de Descartes

et de Pascal eu égard à la fonction qu'il faut attribuer à la métaphysique. Le dépassement de la philosophie opéré par Pascal constitue pour Gilson une ouverture métaphysique, un 'geste théorique' qui attribue à la métaphysique une fonction qui est en même temps nécessaire et constitutive : *nécessaire*, en tant que la métaphysique répond au désir de la 'grandeur' de l'homme ; *constitutive*, en tant qu'elle délimite l'horizon de l'action humaine et donc, par voie de conséquence, de l'anthropologie pascalienne. Mais c'est justement cette ouverture de Pascal à la métaphysique qui distingue, selon Gilson, l'approche de Pascal de celle de Descartes. Contrairement à ce qui arrive chez Pascal, chez Descartes le dépassement de la philosophie se réalise sous la forme d'un abandon, ou d'un congé, de la métaphysique : reléguée dans la fonction de fondement de la science physique, la métaphysique finit par constituer un moment préliminaire, puis abandonné, d'une réflexion qui s'avère finalement indépendante et autonome.

Enfin, Vincent Carraud reprend la question du réalisme – également traitée, dans ce volume, par Jean-Christophe Bardout. Dans la contribution de Carraud, pourtant, le débat entre Gilson et les néoscolastiques n'est pas envisagé, comme c'est le cas dans la contribution de Bardout, en vue de mettre en avant la fonction historique que Gilson attribue à Descartes, mais plutôt afin de circonscrire, de manière similaire, l'identité philosophique de Pascal. A tel propos, le paradoxe formulé par Carraud au début de son article émerge de nouveau : Pascal s'avère absent des textes explicitement consacrés par Gilson à la querelle sur le réalisme, à savoir dans *Réalisme méthodique* et le *Réalisme thomiste et critique de la connaissance*. Il est, par contre, mentionné uniquement dans le *Vade mecum du débutant réaliste*.

Cette mention permet d'envisager la fonction que Gilson attribue à Pascal. Aux yeux de Gilson, Pascal est l'antagoniste de Descartes – celui qui s'oppose à l'idéalisme implicite dans la métaphysique de l'*ego cogito* et qui reconduit la philosophie à son inspiration réaliste. Pour Gilson, donc, Pascal est une 'figure' historique du réalisme, même si le modèle de réalisme qu'il propose se définit *de facto* comme un 'chosisme', voire comme un réalisme des choses, assez différent du réalisme scolastique.

Le volume comprend enfin une précieuse contribution par Giulia Belgioioso, qui fournit un dossier complet à propos des échanges épistolaires entre Gilson et Augusto Del Noce. La reconstitution de cette discussion 'à distance' apparaît extrêmement significative pour au moins trois raisons : premièrement, parce qu'elle permet d'envisager le point de vue de Gilson sur des thèmes qu'il n'a pas traités dans ses ouvrages ou qu'il n'a traités qu'en passant ; deuxièmement, parce qu'elle permet d'envisager certains éléments moins connus de la réflexion de Gilson sur l'athéisme ; troisièmement, enfin, parce qu'elle permet de remarquer de quelle manière Gilson a reçu les critiques que Del Noce adressait à l'interprétation du rapport physique-métaphysique qu'il avait proposé, en 1913, dans *La Liberté chez Descartes et la théologie*.

Dans le cadre de l'échange entre Gilson et Del Noce, les deux correspondants consacrent une attention significative à ce que Gilson appelle la 'philosophie piémontaise-savoyarde' – soit ce courant philosophique qui, à partir de Malebranche, aurait conduit à des auteurs tels que Rosmini, Gioberti et Gerdil, et qui aurait été oublié à cause des critiques des néo-idéalistes de Naples. Selon Gilson, la critique de Giovanni Gentile à l'*intuitus* et à l'ontologisme de Malebranche serait ce qui a fait que des auteurs tels que Gerdil ont été totalement ignorés. Mais si Gilson et Del Noce partageaient le même intérêt pour la philosophie franco-italienne, ils n'étaient pas d'accord quant à la stratégie pour la soustraire à l'oubli : alors

que Del Noce avançait qu'il fallait entamer une recherche systématique sur la philosophie piémontaise-savoyarde, Gilson soutient qu'il serait suffisant que quelqu'un, un Italien ou un Piémontais justement, s'occupe d'écrire une étude monographique sur Gerdil.

Aux yeux Del Noce, le thème de l'athéisme est également central. Il le considère, c'est bien connu, comme le vrai 'problème' de la philosophie moderne. Dans cette centralité propre à l'athéisme, est également impliquée la pensée cartésienne, qu'il faut libérer, selon Del Noce, des 'incrustations' des interprétations matérialistes inspirées du marxiste et de l'idéologie bourgeoise. Le péché originel de cette lecture de Descartes et de l'époque moderne s'enracine, selon Del Noce, dans l'asservissement de l'interprétation philosophique à l'idéologie marxiste.

Or, c'est justement sur ce point que l'on peut remarquer un désaccord entre Del Noce et Gilson, dans la mesure où ce dernier, à la différence de Del Noce, soutient qu'il ne faut pas rechercher l'origine de l'athéisme dans l'idéologie marxiste (dépourvue, à ses yeux, de tout contenu spéculatif), mais plutôt dans la pensée positiviste de Comte.

Un dernier point de discussion porte enfin sur l'interprétation du rapport physique-métaphysique proposée par Gilson dans *La liberté chez Descartes et la théologie*. Del Noce critique la thèse de Gilson selon laquelle la métaphysique, chez Descartes, serait simplement fonctionnelle à la fondation de la nouvelle physique. A cette critique Gilson répond avec décision ; mais au-delà du détail de cette discussion, ce qui s'avère plus intéressant, et qui fait aussi la valeur de la contribution de Giulia Belgioioso, est le fait que cette discussion 'à distance' permet d'approfondir, en direct et sur le vif, l'affrontement, ou la rencontre, entre deux des plus importants interprètes de la pensée cartésienne et moderne.